

# *Jacques Guyonnet*

Domaine d'AutreTerre

Genève

Genève le 28 juin 2013

Chers Immortels,

C'est sans modestie et sans audace que je vous adresse ces lignes. Je ne suis qu'un homme simple qui vous dépasse largement en âge. J'ai, depuis assez longtemps, cent ans d'âge mental, moins qu'Isaac Laquedem je le reconnais, un peu plus que votre admirable doyen et trop d'années physiques pour me permettre de poser ma candidature à un fauteuil vacant, sous votre coupole que je trouve très belle mais que je connais mieux *a tergo*, si vous me passez l'expression, de la rue Mazarine où j'avais une amie tout aussi illégitime qu'efficace, que du quai Conti ou du pont des Arts. Je ne tenterai pas d'étaler ma culture parisienne pour vous plaire, je n'en ai aucune si ce n'est celle d'un Odéon théâtre de France où Jean-Louis Barrault vint m'extraire de mon fauteuil et m'emmener saluer après la première de l'œuvre que j'avais confiée à Pierre Boulez, mon maître et ami. Et aussi cet Unesco où, grâce à la désorganisation du milieu musical parisien, je devins président de la plus grande Société internationale de concerts, celle qui à connu l'école de Vienne, Berg, Schönberg, Bartok, Strawinski, Ravel et de plus récentes gloires. J'aime beaucoup Paris, mais de loin et à la va vite, je n'y trouve point les forces telluriques que je ressens monter dans mes jambes quand je suis dans Tenochtitlán, la bonne ville de Mexico, ou dans les Alpes valaisannes mais, je vous l'accorde, elles y sont plus intenses qu'à Genève où il faut un incroyable talent vital pour survivre. Je connais fort bien ceux d'entre vous qui y ont ouvert un compte dit numérique et je les assure ici de ma fidèle amitié et de ma grande et digitale discrétion, l'air de nos banques est plus respirable que chez vous, il y a en France du grand banditisme bancaire et gouvernemental, en Suisse c'est bêtement institutionnel et même d'un charme discret et bourgeois. J'ai vécu quelque temps à Paris dans un interminable appartement avenue du Président

Wilson, j'y frayais avec Roux et Combaluzier ; chez une actrice à la rue Jacob à deux pas de chez Betsy Jolas qui succéda au grand Olivier Messiaen, j'y ai même visité par la suite la plus ridicule des maisons d'édition ; je résidais avenue Victor Hugo chez Anne Cattani la vendeuse de Falcons quand Aline de Queverde la conquérante mexicaine y parut dans un bref ensemble de cuir noir assassin. Ma géographie de cette ville n'est qu'amoureuse, je ne l'échangerais pas pour tous les honneurs et prestiges dont elle se montre souvent prodigue avant d'oublier. Des filles et des femmes me l'ont balisée, mon Paris est celui d'un artiste en errance et d'un séducteur assidu. Les femmes françaises sont les plus attirantes du monde ; elles n'en sont pas toutes conscientes et c'est une grande chance pour vous. C'est à l'hôtel Scribe dont la plomberie était à revoir, que j'ai revécu la genèse du prélude de Rheingold, quand les robinets fuyaient à La Spezia et que Wagner y délirait en mi bémol majeur, c'est au Royal Monceau, vendu comme trop de belles choses de votre patrimoine à des Bédouins qatari, que j'ai effectué avec deux jeunes Mexicaines la cérémonie du passage des vies, c'est dans ce bunker sis devant le centre Pompidou que j'ai programmé le hold-up des savoirs musicaux de l'IRCAM avec un Napolitain fou ne rêvant que d'orchestres virtuels et d'Arielle Dombasle et c'est sur les quais de la Seine que j'ai roulé en deuche à une vitesse insensée, avec, au volant, Georges Vilgard, un parachutiste fou que j'aimais beaucoup mais qui s'est vite fait réduire à peu de chose par une minuscule femme qui voulait devenir chef d'orchestre. Je n'ai, vous le voyez, de cette ville qu'un petit catalogue subjectif sans grand intérêt ; je dirais comme Marie-Paule Belle, elle aussi habituée de nos comptoirs discrets, que je ne suis pas parisien et que cela ne me gêne pas plus que ça. C'est certainement votre Bourget que je connais le mieux, quand, aux commandes de mon M20J, en provenance de Troyes, de Coulommier quelquefois, Disneyland sous mon aile gauche, je suis pris en charge par le contrôle de Charles de Gaulle qui ne souhaite pas me voir voler trop au nord, près des grands navires de l'air en finale et que, quand les instruments et les voix immatérielles de ces filles qui nous cornaquent donnent l'information ultime, je distingue tout juste, gris sur gris, quelque chose qui ressemble à une piste où je me pose.

Je voyais de temps à autre dans la Cité du bout du lac, un homme dont les œuvres m'ont diverti et beaucoup enseigné, le commissaire San Antonio qui

résidait dans les beaux quartiers de Jussy, proche du mont Salève. C'est l'un de mes cameramen qui a enlevé sa fille, promptement retrouvée grâce à un Américain de passage qui, surpris de voir en pleine nuit, sur une route déserte, un homme masqué en Mitterrand, eut le réflexe de signaler à la police cette silhouette incongrue. J'évoque ici cet écrivain car sa plaisanterie favorite était d'affirmer que votre assemblée se mourait du désir de lui offrir un fauteuil en récompense de son inépuisable création verbale. Il eût en tous les cas été de bonne compagnie.

J'ai mes têtes dans votre assemblée.

Je me dois de commencer par le Pacha, le Commandant Cousteau à qui je dois non seulement mes premiers bons détenteurs mais surtout ma relation harmonieuse avec les habitants des mers et en particulier les pieuvres dont, en Espagne, je visitais régulièrement les villages et avec qui j'entretenais de merveilleux rapports alors que tout dans la littérature leur faisait une réputation de monstres ; je ne citerai personne, pas même Jules Verne, pas même Victor Hugo. Et Monsieur d'Ormesson que je connais du bout des lèvres et que j'ennuie périodiquement par l'envoi de mes œuvres, il en a vu d'autres mais à chaque fois sa réponse arrive, aimable et même manuscrite, j'en suis honoré. Vous avez avec lui - est-il votre doyen ? - le plus grand acteur de télévision qui soit. Il connaît son meilleur profil et sait d'instinct quelle est la camera «on». Ce mec est trop, ce mec est too much comme disait le cher Stéphane Collaro. Je l'aime beaucoup. Ses yeux bleus malicieux, ses tenues parfois décontractées font de l'effet chez vos présentateurs, chez le Roy Pivot comme par la suite chez vos amuseurs, d'Ardisson à Ruquier. Jean d'O enchante par sa présence, son art de la citation, sa manière unique d'être ancien mais aussi bien de ce temps.

Quand il parle des femmes qu'il adore et qu'il se dit «rangé des voitures», je craque. C'est lui qui, après Baudelaire et beaucoup de poètes, dont François Solesme avec *La Nonpareille*, a écrit le plus bel envoi sur ce thème tellement masculin, *La Passante* !

- Je me souviens d'une femme qui marchait dans la rue. Comment était-elle ? J'ai oublié. Je ne sais plus. [...] Je me rappelle seulement qu'elle était inoubliable.

*Patuit dea. Elle*

*s'avançait en déesse sur le pavé parisien.  
Je me disais en un éclair que mon sort  
était suspendu à la démarche de la divinité.*

[...]

*J'ai beaucoup rêvé à des femmes qui ne me sont apparues que le temps  
d'un éclair qui illumine la nuit.*

C'est d'une immense beauté ! Un éclair qui illumine sa nuit, dirais-je.

J'aime aussi Monsieur Orsenna car je suis un homme de la mer. Pas autant que lui, mais je n'ai dans ma vie que trois amours, les femmes et ça se sait, la musique où j'ai laissé quelques traces et la mer qui résume tout, en laquelle je serais heureux de disparaître la vague venue. Orsenna en parle comme personne, je fais partie de ses admirateurs. Vous avez encore un Jean-Loup Dabadie dont la production est phénoménale, après tout il faut oser ce *Femmes... je vous aime !* et c'est un soulagement pour moi de savoir que la chanson française est représentée chez vous ; elle m'a transmis autant de savoirs et d'émotions que la littérature et souvent plus. J'ai fait partie dans les années soixante des cliques des pseudo-mandarins pour qui la chanson était chose méprisable et je me suis toujours élevé contre cette attitude sottement arrogante. Je me suis diverti avec le regretté Bertrand Poirot-Delpech qui nous faisait remarquer que son nom avait beaucoup de sens car, si sa tête était blanche, sa queue restait verte, et qui avait disserté chez Madame Boccherini sur les menuets et les candidatures aberrantes à l'Académie. Je saluerai au passage Madame Veil dont le parcours est imposant et enfin, un homme qui n'est plus avec vous, dont Madame Yourcenar a prononcé un très bel éloge, un homme à qui je dois beaucoup, dont je parle dans trois de mes ouvrages, Monsieur Roger Caillois l'hypersensible, l'intelligence effrayée, souvent minéralisée, celui qui sait nous parler de *l'Écriture des pierres*. Je suis totalement fasciné par ce livre comme par ses *Trois leçons de ténèbres*.

D'un autre côté, il y a un membre de l'Académie qui ne devrait point y figurer, le verbe est choisi. C'est Monsieur Giscard d'Estaing qui, par stupidité, absence de compassion, snobisme et bêtise profonde a tué, dit-on, cinquante éléphants dans ses safaris. Je reste assuré que son karma en est gravement modifié ; il eût pu se contenter de voler les pauvres gens, comme tous les présidents qui ont

suiwi votre grand Général, et je ne doute pas que dès sa mort, il ait à faire face à des traqueurs d'une grande méchanceté. Il s'est assuré un safari en enfer. C'est mon opinion, vous n'auriez jamais dû recevoir cet homme de peu d'humanité et de grand snobisme.

Vous voyez, sur quarante académiciens, moins quelques fauteuils vides, et un demi-siècle, je n'en admire que quelques-uns, j'en rejette un et ignore le reste. Mon encyclopédique inculture se révèle mais ces choix m'apportent du bonheur. Être immortel est sans aucun doute pénible et Umberto Eco - qui devrait siéger sous cette coupole - l'a très bien décrit dans *À reculons comme une écrevisse* : on se fatigue de ce qui nous aura trop longuement émerveillés.

L'éloge que Marguerite Yourcenar a consacré à Roger Caillois est constitué de huit mille sept cent quarante-deux mots et le discours de bienvenue de Jean d'Ormesson à cette grande dame en pèse six mille deux cent cinquante-huit. Il annonce qu'il va parler trois quarts d'heure, ce qui suppose qu'il ait assuré un débit moyen de 2,317 mots à la seconde, avec des pointes à 5,216 et des respirations. Je crois savoir qu'il a survécu, mais je vais me limiter à environ deux mille signes ; quand je dirigeais une symphonie de Schumann je devais en connaître par cœur environ 300'000 et prendre de deux à trois décisions par seconde pendant une demi-heure ou un peu moins, en fonction du tempo et de la passion ; c'est vous dire le confort, le fauteuil, dans lequel je m'adresse à vous.

Né d'un père bourguignon et d'une mère italienne je suis un vrai Suisse par télescope. Je fréquente le Cercle des penseurs inconnus de la bonne ville de Genève (PIG). C'est là que se préparent les grandes mutations de ce monde mais, fort heureusement, personne n'y croit, nul ne nous décèle et nous conspirons en toute quiétude. Nous y avons reçu des personnages comme Listz, Lénine, Borgès et Ginastera ainsi qu'Albert Cohen, Darius Milhaud, Romain Rolland, Strawinski qui m'y dédia un exemplaire de son *Sacre*, Stendhal et surtout Voltaire le périphérique - tous des stars - n'entre pas qui veut au PIG qui n'est pas une maçonnerie, simplement une propriété spirituelle absorbante de cette ville qu'on dit de Calvin mais qui est bien d'avantage celle de Rousseau. Les esprits, à partir d'une certaine intensité, s'y rencontrent et distillent une sorte de slime dont la propagation est aussi vive que celle de la lumière ; je serais bien en peine de vous expliquer ce phénomène et ne vous demande pas de me croire. On m'y a beaucoup dit ces derniers temps qu'aucun Suisse de la famille des Suissidés, pour les nommer à la grecque, n'était entré dans votre

docte assemblée. Il y en avait bien un, mais il semble qu'il ait pris la nationalité française un an avant d'être reçu par vous ; aucun Suisse n'est parfait !

Considérant ce qui s'écrit alentour je suis hélas le seul à devoir postuler, à vous présenter ma candidature. Nous avons beaucoup de bons poètes et de romanciers. Il leur manque à tous ces obsessions qui définissent un créateur à part entière. Celui qui n'a jamais écrit dix fois le même livre et ressassé ses visions sur le mode ostinato n'est pas un écrivain. Je ne parle bien sûr que des vifs dont, très provisoirement, je forme partie comme on dit en castillan. Car nous aurions bien évidemment ce Rousseau que vous vous attribuez gaillardement mais qui a, avant toutes choses, une histoire genevoise, comme le rappelle Guillaume Chenevière notre maître à penser, et quelques autres dont l'œuvre est importante, ce Blaise Cendrars que j'avais toujours cru parisien, l'homme des mystères de l'alpe valaisanne et de la musique de Strawinski, Charles-Ferdinand Ramuz, deux promoteurs immobiliers richissimes qui ont franchi le mur du sot et publié, et quelques autres dont l'œuvre est suffisamment consistante dont deux femmes remarquables. Pourquoi me baser sur l'abondance de la production, sur le catalogue ? À part Rimbaud, Borges et quelques penseurs altitudinesques je considère qu'un écrivain est un pommier et qu'il nous doit une récolte annuelle. J'ai signé une cinquantaine d'Opus en tant que compositeur et, dans cet autre versant de ma vie, je termine mon vingtième livre ; j'ai décidé que le suivant serait l'ultime, qu'il parlerait de la seule révolution à venir, celle des rapports des femmes et des hommes et qu'il serait bref, une quarantaine de pages. Le titre en est secret, je ne souhaite pas voir mes idées s'évaporer avant de les avoir cristallisées.

Je viens donc, à la demande du PIG, vous demander une dérogation. J'en suis confus, je ne joue pas avec votre institution pour me faire de la publicité, croyez-moi. Elle est peut-être la dernière partie de la France qui ne soit point américanisée et de ce fait, à mes yeux, reste infiniment précieuse. Je vous demande une dérogation car je suis inéligible, trop âgé, ce qui est un peu paradoxal pour un candidat à l'immortalité. Me voici dans l'obligation de reformuler et de vous demander vos voix pour un titre d'Académicien «in partibus». Vous savez mieux que moi le sens de ce latinisme, le titre sans la fonction. J'en ferai un bristol et bon usage. J'ai été le fils adoptif de trois grands hommes. L'un d'eux, François Lachenal, fondateur des éditions des Trois Collines, était un ami de Jean Paulhan et portait le titre de Grand Provéditeur du

collège de pataphysique pour les provinces ultramontaines. On ne comprend bien ce titre que quand on pilote un avion de Paris à Genève. Tout est plat, très plat. Passé Troyes et Dijon l'on distingue une barrière montagneuse, le Jura, et derrière ce massif haut de six mille pieds la cuvette genevoise. Je pourrais ainsi être reçu académicien in partibus pour les provinces ultramontaines et ce serait agréable, pour les Suisses, de se savoir représentés chez vous, même si les dents de quelques plunitifs romands se mettent à grincer dans un monde trop jaloux. Ce serait, avec un Suisse, une sorte de neutralité utile aux deux parties et je pourrais même raisonner nos banques afin qu'elles agitent moins votre grande métropole et faire l'éloge de l'Académicien inconnu, l'homme du fauteuil zéro de préférence au quarante et unième, en m'efforçant d'y transcrire quelques-unes des qualités que je vous attribue.

Merci de m'avoir lu. Rien ne m'aurait fait plus plaisir que de vous rendre à tous une visite de courtoisie, ce serait un honneur doublé d'une joie, mais le temps m'est compté, je reste seul à la barre d'un grand navire, en attente de la relève.

Je demeure, chers Immortels, votre très respectueux et dévoué,

Jacques Guyonnet